Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 29

Artikel: Travaux de mois d'août
Autor: Zan, P. I.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256210

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cherchaient un refuge contre les brutalités de la nature en furie. Je ne m'étais jamais senti si isolé, si irrémédiablement perdu, si dénué de tout secours, — malgré la présence de mon père. — que dans cette nuit perturbée, dans cette solitude, où moi, aussi infime qu'un animalcule, j'étais abandonné au caprice des éléments cosmiques.

La pluie crépita sur les feuillages comme nous débouchions dans une cépée. Mon père me signalait une hutte abandonnée par des charbonniers, quand la rafale faucha l'espace, dominatrice, furieuse, cyclonale...

A peine eûmes-nous le temps de nous arc-bouter contre un arbre. Les arbrisseaux flexibles se courbèrent, un sapin cassé par la moitié s'abîma avec fracas, des débris de toutes sortes furent arrachés, enlevés et projetés à une grande distance. Un bruit énorme résonnait dans les futaies, pareil au hourvari des vagues se ruant vers les falaises. C'étaient des sifflements aigus et prolongés, des roulements de timbales, des trémolos, des sons cuivreux et persistants, des halètements de fifres et de hautbois, des accords infernaux, toutes les tessitures et toutes les résonnances d'un orgue fabuleux possédé par les furies.

Enfin la tourmente s'apaisa, et nous constatâmes avec stupeur l'impossibilité de rallumer notre lumière éteinte.

Mon courage s'effondrait et j'avais envie de pleurer. Mon père ne voulait point me laisser deviner son inquiétude et affectait une joyeuseté factice.

Nous gagnâmes à tâtons la hutte aperçue avant la bourrasque. C'était une cabane conique formée de troncs d'arbres recouverts d'un amalgame de terre, de feuillages, de broutilles et pouvant abriter trois personnes.

Subitement, des cataractes d'eau s'abattirent et ruisselèrent en nappes torrentueuses.

Je me blottis près de mon père.

— Comment !... tu as peur, me dit-il, toi, un passionné d'histoires aventureuses, un admirateur des Robinson, des Corcoran, des don Quichotte et des Gil Blas ; ne serais-tu qu'un brave imaginaire ?...

Cette apostrophe galvanisa ma vaillance.

Je m'assis sur une pierre et attendis. Des odeurs mêlées flottaient dans cette cahute, l'exhalaison carbonique des feuilles mortes s'unissait au souffle ammoniacal des terreaux, et par l'entrée arrivait l'âcre émanation de la terre mouillée.

La pluie diminua d'intensité et mon père voulut sortir pour s'orienter. Je me cramponnais à lui désespérément et l'adjurais de ne pas me laisser seul.

— Sois donc raisonnable, ajouta-t-il, nous ne pouvons demeurer ici jusqu'au jour. Je connais un sentier très proche qui nous amènerait sur la route, je vais essayer de le trouver et reviendrai te prendre...

Mon père m'embrassa et disparut lentement.

J'entourais de mes bras le cou de Sultan et fermais les yeux pour cacher à mon âme éperdue le voile funèbre de la nuit.

J'écoutais sans rien entendre et le temps passa en m'inoculant une angoisse progressive.

Des goutelettes d'eau filtraient à travers la rudimentaire toiture de mon abri et me trempaient. Des stridulations d'insectes éclataient, régulières et tristes, comme de pauvres cris de bêtes souffrantes.

Tout à coup, Sultan, d'un bond formidable, s'échappa de mon étreinte et s'élança dans les ténèbres. Une peur irrépressible m'imbobilisa.

Puis, je criais avec énergie : Père ! Père !

Je crus entendre des milliers de voix furieuses me répondre de tous les coins de la forêt, des appels succédaient à mes appels, des galopades fougueuses, des plaintes et des râles insolites troublaient mon cerveau.

Des formes indéterminées se penchaient vers moi par l'ouverture de la cabane et ma gorge contractée d'épouvante balbutiait instinctivement : « Qui est là ?... » Et ces formes surnaturelles sombraient dans l'obscurité.

Dans ma détresse, je tendais mes mains, j'implorais, je sanglotais, j'appelais, j'aurais appelé jusqu'à l'extinction de toute ma vitalité :

— Père !... Père !...

La seule réponse fut un hurlement lugubre, prolongé, qui m'entra dans le corps, me glaça le sang, paralysa mes membres. La terreur me rendait muet... Je reconnaissais la voix de Sultan .. Ses hurlements se succédèrent, plaintifs et tragiques... J'étais désemparé, inerte ; j'émettais des sons rauques, sans portée, et mes jambes flageollaient. Un chaos de sensations tourbillonaient dans mon être hypéresthésié, les phénomènes volitifs étaient en moi, annihilés, mes yeux n'avaient plus de larmes, je m'abîmais dans une prostration absolue.

Bientôt mes genoux fléchirent et je m'affaissai brisé de fatigue, anéanti....

Je me réveillais sous les caresses de Sultan qui me léchait la figure. Il poussait de petits gémissements et s'éloignait en me regardant... La nature imperturbable resplendissait dans la clarté diurne... Je revécus instantanément le drame de la nuit et pensais à mon père. Pourquoi m'avait-il délaissé ?... Je me levai péniblements et suivis Sultan. Le chien marcha en avant, traversa quelques taillis et s'arrêta près d'un large et profond fossé, sorte de saut de loup, dernier vestige d'une époque féodale... Je m'approchai et reçus une si violente commotion du spectacle offert à ma vue que je perdis connaissance et tombai à la renverse.

J'avais aperçu au fond de la tranchée mon père replié sur lui-même, la poitrine traversée par un pal acéré, les bras et les jambes pendants, mort atrocement dans la tourmente assassine...

EDOUARD GANCHE.

Les Sports

Dans notre siècle de vitesse, de découvertes et d'inventions nouvelles, de recordmanie à outrance, il semble curieux de faire une comparaison entre la vitesse des différents moyens de locomotion en usage et surtout de leurs records de l'heure qui ont été enregistrés en ces derniers temps.

L'honneur de figurer en tête d'une semblable liste reviendrait sûrement au fameux train électrique construit en Allemagne et qui a atteint la vitesse fantastique de 209 kilomètres à l'heure, si les expériences en cours avaient eu lieu sur une distance suffisamment longue pour permttre d'avoir des bases sérieuses et exemptes de toute controverse ; en leur absence, c'est à la locomotion nouvelle, véritable démon de la vitesse, l'*automobile*, que revient la première place dans le palmarès des transports modernes.

Les points de comparaison très exacts manquent pourtant, le record de l'heure automobile ne pouvant, pour les causes les plus multiples, être établi de façon exacte, et c'est seulement sur les temps officiels de la première étape de la course Paris-Madrid, course la plus vite qui ait jamais été courue, que l'on peut fixer ses idées.

Sur Paris-Bordeaux, soit une distance de 552 kilomètres, Gabriel, sur une voiture de course, d'une force de 90 chevaux, a mis 5 h. 13 m. 31 s. pour effectuer le parcours, ce qui représente une allure moyenne d'environ 105 Km.. 790 m. à l'heure.

L'étape Paris-Poitiers, 316 kilomètres, fut même couverte à l'allure de 119 kilomètres à l'heure, ce qui permet de supposer que la vitesse du vainqueur a dû depasser par instant 140 kilomètres.

Puis vient ensuite, arrivant bon second, le chemin de fer, et c'est la compagnie du Nord qui occupe cette place avec le rapide de Calais, le train le plus vite du monde entier, sans en excepter l'Amérique et l'Angleterre. Ce train met 1 h. 20 pour parcourir les 130 kilomètres qui séparent Amiens de la gare du Nord, ce qui fait une moyenne de 98 Km. 850 à l'heure, atteignant par instants, en palier, la jolie vitesse horaire de 115 kilomètres.

La troisième place est occupée, chose presque incroyable, par le cycliste, il est est vrai de dire derrière entraîneurs automobiles, des motocyclettes en l'espèce, qui ont facilité la marche en lui enlevant tout ou majeure partie de la résistance de l'air, le seul écueil sérieux que peut rencontrer un recordman dans sa rapide randonnée. C'est Tommy Hall, un excellent coureur de fond anglais, qui est l'heureux possesseur de ce record qu'il a porté cette année à la distance magnifique de 87 kilomètres 393 mètres.

La légère et rapide motocyclette n'arrive qu'en quatrième rang, le seul record constaté officiellement étant celui de Lafranchi, 72 Km. 290, sur une petite motocyclette d'un quart de litre de cylindrée, ce qui réprésente à peine 2 chevaux de force, et pesant moins de 50 kilogs.

Il est bien certain que l'engin de Fournier, pour ne citer que celui-là, et qui est une motocyclette de course, du poids de 180 kilogs, munie d'un moteur à 4 cylindres accouplés développant environ 22 chevaux de force, est capable d'atteindre et même de dépasser 100 kilomètres à l'heure ; malheureusement, des essais pour ce genre de machines n'ont jamais dépassé plus de 20 kilomètres et les données les plus exactes sont basées sur 10 kilomètres parcourus en près de 6 minutes, soit à environ 100 kilomètres à l'heure.

Et c'est un bateau à vapeur, « *le Century* », un destroyer de la marine anglaise, muni d'une machine à turbines, qui occupe la 5e place, après avoir parcouru, dans ses essais de vitesse et par un temps des plus calmes et des plus favorables, la distance de 36 milles marins à l'heure, soit 66 kilomètres 672 mètres.

Travaux du mois d'août

Apiculture. — Achever la récolte du miel. Le meilleur est fourni par la famille des labiées, des tilleurs et résédas. Le sainfoin, la luzerne, les trèfles le donnent très blanc mais d'un arôme moins délicat. Les bruyères, le sarrasin le fournissent coloré, avec une odeur particulière.

Agriculture. — Après la rentrée des céréales, executer les labours de nettoiement et la préparation des terres en vue des semailles d'automne. — S'il y a eu égrainage des céréales par suite de l'excès de maturité du grain, il faut en tirer parti, donner un labour léger et un hersage, le grain se développera et on disposera ainsi d'une sorte de pâturage pour les bête à laine. — Construction des meules : choisir un emplacement un peu exhaussé, bien sain ; planter un piquet au milieu et, avec un cordeau, le cordeau doit avoir autant de mètres

qu'il y a de fois 1000 gerbes à entasser : placer des sous-traits de fagots et un lit de paille ; la meule étant terminée, la couvrir avec des paillassons serrés et épais, trempés dans un bain de sulfate de cuivre. — Déchaumage à l'aide de l'extirpateur, du scrarificateur ou même du polysoc ; trois semaines après, donner un labour plus profond, puis un labour d'ensemnsement ; enfouir les engrais et semer leblé que sur le sol bien tassé, car il redoute les terres *creuses*. — A la fin du mois, commencer les semailles de seigle dans les terres calcaires très sèches, dépourvues de potasse, où 150 k. chlorure de potassium feront merveille (180 à 200 litr. de semence à l'hectare) ; celles de trèfle incarnat sur chaumes (20 à 25 kil. de graine nue à l'hectare). — Fanage des regains de trèfle et de luzerne, des fourrages de prairies naturelles et des foins de marais. — Labours et fumures pour semis de colza, navette et vesces. Récolter maïs, chanvre, pois, lentilles. — Enfouir les engrais du parcage. — Si on manque de litière, battre de suite une certaine quantité de seigle, d'orge et de blé, utiliser la tourbe, les genêts, les bruyères, les ajoncs avec plâtre ou chaux pour les désacidifier. — Rouissage et triage du chanvre et du lin. — Récolte des amandes et olives de table.

Basse-cour. — Conduire les poules, d'indes, oies, glaner sur les chaumes après la moisson. — Ajouter quelques grammes de sulfate de fer à l'eau de boisson. — Recueillir les œuf à conserver pour la provision de l'hiver ; — Sélection des poulets adultes pour la reproduction ; engraisser ceux qui sont défectueux. — Récolter des plumes sur les oisons de deux mois. — Faire couver les œufs de canes. Donner aux lapins du regain de luzerne, de la centaurée et autres plantes de sarclages.

Bétail. — Même régime alimentaire qu'au mois de juillet. — Parcage des moutons sur les terres libres. — Fin de l'engraissement des bœufs herbagés au printemps ; commencement pour cuux que l'on vendra avant l'hiver.

Sevrage des poulins nés au printemps. Castration des gorets nés en juillet. — Si les fruits sont abondants, on a avantage à en donner aux animaux une certaine quantité, avec balles et menues pailles. — Pacage des vaches sur les chaumes et les prés. Dans les contrées pauvres, employer, pour nourrir le bétail, bruyères hachées ; ajoncs et genêts broyés (20 à 25 kil. pour le cheval, 30 à 35 kil. pour la vache). — Désinfection des habitations des animaux, lavage des murs avec solution savonneuse, puis solution d'acide phénique à 5 o/o, acidulée d'acide chlorhydrique ; employer un pulvérisateur. — Enlever les fumiers de bergeries, laver à grande eau, portes, châssis, râteliers avec solution de 1 kilogr.. de chlorure de chaux dans un baquet d'eau. — Alimentation riche aux brebis nourrices. — Continuer la lutte. — Bains, lotions, pansage régulier. — Vente des bœufs d'herbe.

Horticulture. — Réparation du matériel horticole. — Bouturage des plantes frileuses. — Continuer la taille et le palissage en vert des arbres fruitiers. — Effeuiller les fruits avec précaution. — Entre-cueillir poires, pêches, prunes mûrissant en ce mois, afin qu'ils achèvent leur maturité au fruitier. — Tondre les gazons, continuer les arrosages. — Tuteurer les glaïeuls et les chrysanthèmes pour la grande fleur. — Greffage en écusson à œil dormant du rosier sur églantier, du poirier, du cognassier, du pommier sur doucin. — Bouturage du rosier, des calcéolaires rugueux, pentstemons etc., à la fin du mois, sous cloches, au nord et en sol sableux. — Bouturage sur vieille couche des géraniums, coleus, achyranthes, bégonias, ageratum. — Semis de navets, épinards, mâches, oignons blancs (vers le 25 août), choux d'York. — Mettre en place dernières scaroles et chicorées. — Récolter pommes de terre hâtives, oignons rouges et jaunes, ail, échalote, graines mûres de poireau, oignon, persil, panais, carotte, laitue, romaine, chicorée, etc.

P. I. Zan.

Bonne Soupe et Bon Ménage

Un humoriste qui a gardé l'incognito, mais qu'il faut tenir pour un grand philosophe, a écrit : « Dis-moi la soupe que tu manges et je te dirai la femme que tu as. »

Ne pourrait-on pas ajouter : « la bonne soupe fait le bon ménage, la mauvaise soupe fait le mauvais ménage. » Et cela se comprend tout seul.

C'est le rôle et le devoir de la femme d'employer le mieux possible, dans l'intérêt de la famille, le salaire du mari, le fruit de son salaire, de sa sueur, et c'est aussi le devoir de la femme d'aimer son mari et de chercher toutes les occasions de lui faire plaisir.

Eh bien ! elle trouvera tous les jours cette occasion de lui faire plaisir. Qu'elle lui fasse de la bonne soupe, c'est-à-dire qu'elle lui procure à la maison, selon sa condition et ses moyens, un repas sain, propre et agréable, au retour de son travail. Souvent dans les milieux ouvriers, on se demande la cause de la désunion de la famille, de ce goût prononcé du mari pour les réunions en dehors de chez lui, pour le café, etc. La cause en est dans la mauvaise administration intérieure de la femme.

Règle générale, un mari, au commencement de son mariage, ne demande pas mieux de trouver son foyer meilleur et plus agréable qu'une maison étrangère ; mais qu'arrive-t-il, s'il rentre fatigué de son travail, comptant sur un repas fortifiant, et qu'il ne trouve rien de prêt, des mets mal apprêtés, en un mot de la mauvaise soupe et cela sans aucun profit pécuniaire, au contraire ? Il prend l'habitude de déserter son foyer.

C'est de l'histoire quotidienne.

Que les mères de famille fassent à ce sujet un petit examen de conscience ; qu'elles pensent à cette condition d'un bon ménage non seulement pour elles, mais pour leurs filles ; qu'elles leur apprennent de bonne heure à faire le ménage, à avoir de l'ordre, à bien ranger la maison, à bien raccomoder les vêtements, à bien entretenir le linge, en un mot à faire de bonne soupe. Elles sauront ainsi employer utilement et agréablement le salaire du mari, elles lui feront un intérieur agréable et confortable, où il se plaira au milieu de sa femme et de ses enfants, pour le plus grand bien des uns et des autres.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

In djuene bouebe de C., qu'était loin d'être le tiusin de Rotschild, trové ai se mairiay aivo enne véïe dondon di velaidje qu'aivait des djânats dain enne tchâssatte a fond di gairde-robe. A ne feut pe en lai nace, le paure afaint, tchutôt les derieres annaies que sai compaigne vétié. Tiaint elle feut paitchi po l'âtre monde, mon bon Piera se trové bin seul. Mais comme ai l'aivait hairtay les djânats de sai véiatte, ai fesé bin soie po retroyay enne djuene dôbatte po iy faire sai sope. A bout des trâs mois ai l'était remairiay. Main ses pairents, que comptint l'hairtay, iy fesainnent lai mine ; ai déchepitainnent aivô lu comme s'ai l'aivait fay le pu métchaint cô. Main lu, sain trop s'occupay des observations, dié en ses frères ai sœurs : Aiprés tot, saites vos ce qu'ai ié ? i ainmais meu potchay des pettes â sorayïe, que de trinnay enne véïe fanne derie le fona. (I en cogoâ inco dinche).

Stu que n'âpe de bos.

Passe-temps

Solutions pour le n° du 21 juillet 1906.

Combles : Demander à acheter à un armurier, un kilo de poudre d'escampette et à un mercier, une pelotte de fil à couper le beurre.

Réconcilier des œufs brouillés.

Être jaloux de son ombre.

Reculer devant une pendule qui avance.

Devinettes : Les cartes. — Les imprimeurs.

Curiosités alphabétiques

Le curé de village

Dans mon hameau réside un saint homme
Aux sept œuvres du bien, tous les jours
Récitant ses Pater, ses Credo, ses
Et ses psaumes latins sans jamais se
Sous ses cheveux tout blancs, car il est très
Rayonne son front pur que n'a point
Le fardeau si pesant de quatre-vingts
Seule, inclinant un peu, son épaule
Ah ! qu'il en a conduits, de pauvres
Dans le froid cimetière ! Et sans jamais
Et sans le droit de dire à la mort
Ah ! qu'il en a bénis ! Ah ! qu'il en a
Lorsque devant l'autel, le regard
Vers le ciel et courbant ses vieux genoux
Il implore ponr ceux dont il a dir
Le frêle esquif, alors sur le flot ball
L'apôtre attend ce jour que Dieu n'a point
Et dans le linceul blanc, lui-même envel
Il rejoindra ses morts qu'à pris l'étern
Et dont les noms déjà chez nous sont
Seigneur, donne ta gloire à celui dont l'
Méprisant les écus, à de tout temps
De partager avec ceux qu'il pouvait
Et qui vers les honneurs ne s'est jamais
Puisque voilà son temps de voyage
Puisqu'en lui le péché n'a point mis son
Donne lui dans tes cieux, loin du monde
Le bonheur que son âme a si bien

RÉBUS

Pluie VENT

a

——

V o — je suis bien — u s

——

É 1000 i, dix mois tu tu tu tu tu tu f h é. — L., n.

Editeur-imprimeur : G. Moritz, gérant.